

L'ADVERSAIRE : EMMANUEL CARRÈRE, LAURENT CANTET, NICOLE GARCIA

Author(s): Claude-Marie Trémois

Source: *Esprit*, No. 287 (8/9) (Août-septembre 2002), pp. 221-225

Published by: Editions Esprit

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/24470008>

Accessed: 03-11-2016 10:11 UTC

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://about.jstor.org/terms>



Editions Esprit is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Esprit*

passion à démonter la gauche de Matignon, une gauche devenue aussi peu crédible que la droite affairiste qui, celle-ci, n'attire même plus son attention, qu'il dégoûte tout le monde de la politique ! La critique radicale de la gauche plurielle va de pair avec celle de la droite et ne laisse de place qu'à un troisième homme également brocardé, qu'il s'appelle Pasqua, Chevènement ou Bayrou. C'est la castagne : il ne reste plus rien, tout le monde est à terre, tout le monde en prend pour son grade. Que faire ? Rester chez soi...

On a l'impression d'assister à un spectacle postélectoral, pathétique et rédigé à la va vite à la fin du mois d'avril dernier pour une malheureuse boîte à rire où l'on dîne aux chandelles à côté de touristes étrangers qui ne comprennent rien aux allusions. Pourtant, la capacité d'anticipation est forte et l'on mesure la méchanceté, la violence qui, même si elle accompagne avec intelligence ce spectacle décapant comme de l'eau de Javel, est à l'origine du vote de défiance vis-à-vis de la gauche. Sans le savoir, Bedos décrivait la « défaite annoncée » de la gauche jospinienne et montrait aussi l'envers de cette attitude critique, à savoir son caractère acerbe et quasi méprisant. Dans le sketch, l'homme civique qui votera blanc est un mauvais prophète puisqu'il n'est même pas capable de comprendre que le troisième homme allait s'appeler Jean-Marie Le Pen. Le grand méchant loup qu'est Bedos n'est peut-être pas si méchant que cela, puisqu'il en vient à oublier que Le Pen est là, tapi et toujours prêt à récupérer les votes a-civiques, les absences de vote et les votes blancs. Et le sketch finit précisément sur un jeu de mots autour de l'expression « voter blanc ». Les Blancs votent blanc. Qu'est-ce à dire !

Sortira-t-on du « blanc historique » qui est la vérité de ce moment étrange

où l'on veut croire que les choses repartent... alors qu'il ne se passe pas grand-chose, hormis l'anniversaire du 11 septembre et les mesures sécuritaires qui l'accompagnent sans que l'on y prenne garde ? Hormis les textes des anciens de la gauche de toujours qui rappellent à l'ordre. Jack Lang repart en campagne et sort les pires lieux communs de la gauche de la gauche, et Rocard rappelle qu'il est bien là et que la première chose est de parler du monde dans lequel on vit après s'être débarrassé des archaïsmes de la gauche. Il a raison et plus que raison. Encore faudrait-il avancer d'un cran et ne pas se contenter de la liste des archaïsmes. On connaît.

Olivier Mongin

L'ADVERSAIRE : EMMANUEL CARRÈRE, LAURENT CANTET, NICOLE GARCIA

L'affaire Jean-Claude Romand n'est pas circonscrite à ce samedi 9 janvier 1993, où un médecin honorablement connu dans sa région – le Jura, à la frontière suisse – a méthodiquement tué sa femme et ses deux enfants, puis ses parents, qui habitaient à 80 km de là, et enfin tenté d'assassiner sa maîtresse, dans la forêt de Fontainebleau. Rentré chez lui, il a, 24 heures plus tard, pris des barbituriques après avoir mis le feu à la maison, dans l'espoir inconscient, disent certains psychiatres, d'être sauvé par les pompiers. Ce qui fut le cas.

En réalité, l'affaire a commencé dix-huit ans plus tôt. Exactement le jour où Jean-Claude Romand ne s'est pas pré-

senté à un examen de rattrapage, en fin de deuxième année, à la faculté de médecine de Lyon. De ce jour, sa vie a basculé. Aussi ahurissant que cela puisse paraître, il a réussi à faire croire à toute sa bande de copains, étudiants en médecine comme lui, et même à la fille qu'il aimait et qui deviendra sa femme, qu'il poursuivait ses études en même temps qu'eux et passait avec succès, chaque année, ses examens. Comme il a réussi, après son mariage, à faire croire à sa femme, à ses parents et à ses amis qu'il était chercheur à l'OMS (Office mondial de la santé), à Genève. Ses ressources financières ? L'argent que lui confiaient sa famille et sa belle famille pour qu'il le fasse, pensaient-elles, fructifier sur des comptes suisses.

Ahurissant ? Oui. Donc intrigant. Donc passionnant. Comment réussir, pendant dix-huit ans, à mener une double vie – ou plutôt une vie doublée d'une absence de vie... sans que personne, jamais, n'ait le moindre soupçon ? Comment vivre dans cet état de perpétuelle schizophrénie ? Comment survivre au moment, inévitable, où la vérité éclatera, laissant le menteur tout nu – comme le grand-duc des *Habits neufs du grand-duc*, le conte d'Ander-sen ?

L'affaire Romand est déjà à l'origine d'un livre : *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère¹ ; et de deux films *L'emploi du temps*, de Laurent Cantet² et *L'adversaire*, de Nicole Garcia³, qui a acquis les droits du livre d'Emmanuel Carrère.

1. Emmanuel Carrère, *L'Adversaire*, Paris, POL, coll. « Folio », n° 3520, 2000.

2. Laurent Cantet, *L'emploi du temps*, film français, 2001 ; avec Aurélien Recoing, Karin Viard, Serge Livrozet, Jean-Pierre Mangeot, Monique Mangeot, Nicolas Kalsch ; 2 h 12.

3. Nicole Garcia, *L'adversaire*, film français, sortie le 21 août 2002 ; avec Daniel Auteuil, Géraldine Pailhas, François Cluzet, Emmanuelle Devos, Bernard Fresson, François Berléand ; 2 h 09.

On se demande d'ailleurs un peu pourquoi, sinon par honnêteté envers une œuvre qui, dit-elle, lui a servi de « médiation » pour entrer dans un fait divers qui lui inspirait à la fois « fascination » et « répulsion ». Car *L'adversaire*, le film, n'emprunte pratiquement rien à *L'Adversaire*, le livre. Sauf une citation :

Il y avait pire que d'être rapidement démasqué, c'était de ne pas l'être.

Le titre même ne se justifie pas, puisqu'il se rapporte à la nouvelle personnalité revêtue, en prison, par Jean-Claude Romand et que le film n'y fait jamais allusion.

Le seul point commun entre les deux œuvres, c'est leur structure éclatée. Mais, dans le livre, elle éclate au gré des réflexions que se fait Emmanuel Carrère, qui intervient sans cesse, personnellement, dans le récit. Alors que dans le film, elle éclate au gré des souvenirs du meurtrier. Souvenirs qui figurent dans le dossier de l'instruction, mais dont la véracité n'est pas toujours prouvée.

On entre donc dans la fiction. Ce que revendique, d'ailleurs, Nicole Garcia. Elle a construit son film sur cette journée du dimanche 10 janvier que Jean-Claude Romand a passé enfermé dans une maison pleine de cadavres, avant d'y mettre le feu, à quatre heures du matin, le lundi 11. Une journée sur laquelle nous ne possédons que le seul témoignage de Jean-Claude Romand, devenu dans le film Jean-Marc Faure⁴. Il se passe des bribes d'une cassette vidéo sur laquelle il a enregistré sa confession et une déclaration d'amour à sa famille. Il se souvient aussi de certains moments de sa vie, que Nicole

4. Toujours par honnêteté, sans doute, et sans doute aussi pour accentuer le caractère romanesque qu'elle voulait donner à son film, Nicole Garcia a changé tous les noms et fait jouer le rôle principal à un comédien célèbre : Daniel Auteuil.

Garcia nous montre dans de longs retours en arrière.

Les périodiques retours au présent, dans cette maison hantée où Jean-Marc continue de visionner sa cassette, constituent le meilleur du film. Les images, qu'il enregistre à la télévision, dans un zapping forcené, afin de recouvrir les siennes, doivent ressembler à la vie telle qu'il l'imaginait. Une vie à laquelle il est toujours resté étranger parce qu'elle lui faisait peur, et qui prendrait aujourd'hui sa revanche en effaçant ce qui pourrait être son seul instant de vérité : sa confession.

Comme un zombie, Jean-Marc erre dans la pièce commune, monte l'escalier, entre dans les chambres. Nous n'avons rien vu des violences qui s'y sont passées, mais leurs traces nous terrifient : une petite jambe qui pend, en dehors de la couette ; une assiette de bébé dont le contenu s'est renversé... On retrouve là ce que nous aimions dans le premier film de Nicole Garcia, *Un week-end sur deux* : ce goût du non-dit, cette façon de filmer des lieux vides, des lieux de transit, où erraient, désespérés et comme sans amarres, Nathalie Baye et ses gosses. Ce que nous aimions aussi dans *Place Vendôme*, ces moments suspendus, pas forcément indispensables au scénario, où Catherine Deneuve, alcoolique et désespérée, semblait surgir de sa propre nuit.

Mais l'essentiel du film, les retours en arrière qui nous content dix-huit ans de la vie de Jean-Marc, est, hélas, plus proche du *Fils préféré*. Les zones d'ombre y sont rares et l'écriture du scénario l'emporte sur la mise en scène. Le romanesque se dissout dans l'académisme.

Très différente fut l'approche de Laurent Cantet. Percer le mystère de Jean-Claude Romand n'a jamais été son propos. Ce qui l'intéresse, c'est le

rapport qu'entretiennent les hommes avec le monde du travail. Les titres de ses films le disent. Le premier, *Ressources humaines* (1999), empruntait au vocabulaire actuel : on n'est plus directeur du personnel, mais DRH (directeur des ressources humaines), ce qui signifie clairement que l'homme est une « ressource » au même titre que le pétrole ou le gaz naturel.

Le titre de son deuxième film, *L'emploi du temps*, appartient à un vocabulaire plus ancien. Car voilà bien longtemps que, dans nos sociétés occidentales, l'homme – même quand il n'est encore qu'un écolier – doit découper son temps en petites cases. Une case pour chaque chose et chaque chose dans sa case. Et tant pis s'il n'y a pas de case pour rêver.

L'emploi du temps raconte l'histoire de Vincent, un cadre supérieur qui voudrait bien sortir du système. Son licenciement (qu'il semble avoir plus ou moins consciemment provoqué) lui en fournit l'occasion. Il cache la vérité à sa famille. Et, quand elle l'apprend, il annonce qu'il a retrouvé une situation, meilleure encore, au siège de l'ONU, à Genève. Ce qui lui permettra, pense-t-il, de se griser de liberté toute la semaine et de retrouver, pendant le week-end, la sécurité du cocon familial.

On voit les différences avec l'affaire Romand. Vincent ne mène une double vie que pendant deux ans. Et pour une raison qui n'a rien de mystérieuse : il est incapable de supporter l'aliénation d'une vie professionnelle. L'ennui, c'est qu'en même temps, il a besoin d'une reconnaissance sociale. Or, dans notre société, on n'existe que par l'étiquette de sa profession. Vincent la choisit donc prestigieuse. Mais ce qu'il n'avait pas prévu, c'est qu'il allait être écartelé entre deux conceptions contradic-

toires de la vie. Entre l'être et le paraître.

Et non seulement écartelé, mais surmené. Lui qui voulait échapper aux emplois du temps inhumains imposés par le métier, se retrouve prisonnier d'un autre emploi du temps, de plus en plus inhumain, qu'il s'impose à lui-même. Car préparer ses mensonges, les nourrir, les rendre crédibles, c'est une occupation à plein temps. Au lieu de flâner au gré de sa fantaisie, Vincent hante les couloirs de l'ONU, écoute des conversations, lit toute la documentation qu'il peut trouver sur le métier qu'il s'est inventé et dont il ignore tout.

Pour interpréter cet homme caméléon, qui se fond dans tous les milieux, quasi invisible, Laurent Cantet a fait appel à un comédien de théâtre formidable : Aurélien Recoing. Il faut en effet être un formidable comédien pour incarner un personnage d'autant plus inquiétant qu'il ressemble à monsieur Tout-le-monde, d'autant plus fascinant qu'il est à la fois opaque et transparent.

Cantet a suivi la leçon d'Hitchcock : même ton fluide et feutré. La caméra glisse dans les paysages d'hiver, joue de la brume, des frontières et des vitres. Vincent est presque toujours dans un ailleurs qui le sécurise, mais l'isole. Il épie les autres à travers des vitres derrière lesquelles il se croit naïvement invisible.

L'emploi du temps est un film beaucoup plus inquiétant, donc beaucoup plus réussi que *L'adversaire*. Il est vrai que le propos de Nicole Garcia était aussi beaucoup plus difficile : nous faire entrer dans la tête d'un psychopathe. Exercice impossible auquel Emmanuel Carrère s'est colleté et a dû renoncer. Mais son livre, à la différence du film, ouvre des gouffres.

Emmanuel Carrère ne cache rien de ses doutes quant à son entreprise, de sa gêne par rapport aux survivants de

la tragédie, de son antipathie pour le meurtrier, alors même qu'il s'oblige à le respecter. Dans son genre, *L'adversaire*, le livre, est un chef-d'œuvre. Son genre ? Quelque chose d'hybride entre le travail d'un journaliste et celui d'un écrivain. Relations des faits, notes prises au cours du procès, entretiens avec Jean-Claude Romand après que le verdict a été prononcé – réclusion criminelle à perpétuité, assortie d'une peine de sûreté de vingt-deux ans – et, surtout, réflexion personnelle.

On comprend que l'auteur de *la Classe de neige*⁵, sans doute le plus beau roman à ce jour d'Emmanuel Carrère, ait pu s'intéresser au cas de Jean-Claude Romand. Mais dans *la Classe de neige*, déjà une histoire d'ogre, Emmanuel Carrère se mettait dans la peau d'un petit garçon : le fils de l'ogre. Combien plus difficile a dû être pour lui de tenter de se mettre dans la peau de l'ogre. Il s'y essaie à travers des vagues correspondances. Il raconte, par exemple, comment, à quatorze ans, alors qu'il était en seconde avec des copains plus âgés que lui qui fumaient, il avait peur de les faire sourire en les imitant. Il avait alors monté tout un petit scénario, où il s'étonnait de trouver dans sa poche une cigarette qu'il prétendait n'y avoir pas mise. Mais personne ne s'intéressait à son histoire, ni pour s'en étonner, ni pour l'accuser de mentir.

Carrère se livre alors à une analyse d'une finesse extrême de son propre comportement, analyse qui, en effet, peut nous permettre d'entrevoir ce qu'a dû éprouver Jean-Claude Romand quand un de ses premiers mensonges, alors cousu de fil blanc, est tombé à plat. Naturellement, cette approche n'est possible qu'au tout début de la carrière de menteur professionnel de

5. E. Carrère, *la Classe de neige*, Paris, POL, coll. « Folio », n° 2908, 1995.

Romand. Après, plus aucune identification n'est possible.

Emmanuel Carrère le comprend si bien qu'au bout de trois mois, il interrompt son travail. Il ne le reprendra que deux ans plus tard. Il a pris de la distance. Il rapproche des témoignages, concordants dans les faits, contradictoires dans l'interprétation. Lui-même s'interroge :

Un mensonge, normalement, sert à recouvrir une vérité, quelque chose de honteux peut-être, mais de réel. Le sien ne recouvrait rien. Sous le faux docteur Romand, il n'y avait pas de vrai Jean-Claude Romand.

Le paraître a dévoré l'être. Et quand il vole en éclats, il ne reste plus que le vertige du vide – synonyme de mort. Logiquement, rendu à sa vacuité, Jean-Claude Romand aurait dû s'effondrer. Il n'en est rien. Ni dépression, ni véritable suicide. La mort sera pour les autres. Lui, une fois de plus, refuse d'affronter la vérité. Il s'invente un nouveau personnage. Il se voit en héros tragique, victime du destin. Et puis, un jour, il change encore de rôle. Grâce à des visiteurs de prison, il devient mystique – ou se prend pour tel.

Qu'il ne joue pas la comédie pour les autres, écrit Emmanuel Carrère, j'en suis sûr, mais est-ce que le menteur qui est en lui ne la lui joue pas ? Quand le Christ vient dans son cœur, quand la certitude d'être aimé malgré tout fait couler sur ses joues des larmes de joie, est-ce que ce n'est pas encore l'adversaire⁶ qui le trompe ?

J'ai pensé qu'écrire cette histoire ne pouvait être qu'un crime ou une prière.

Claude-Marie Trémois

VERDI, SHAKESPEARE ET NOUS

Et si on parlait du théâtre populaire ? À vrai dire, le terme de peuple et ses dérivés n'ont plus le lustre qu'ils avaient autrefois, au temps des Jean Vilar et des Gérard Philipe. On évoquera plutôt, aujourd'hui, des spectacles grand public ou encore, en suivant la double inspiration du marketing et de la morale, pour tous publics.

Le grand public, c'est bien pratique : tout le monde en fait partie – comme tout le monde fait partie du peuple. C'est donc le cœur léger que je me suis rendu au Stade de France pour assister à *Opéra céleste*, d'après Verdi, puis sur la colline lyonnaise de Fourvière pour découvrir *Le Songe d'une nuit d'été* dans le cadre des Nuits de Fourvière. Verdi et Shakespeare, on en conviendra, sont à leur façon des auteurs grand public : ni l'un, ni l'autre n'ont cherché en leur temps à jouer les créateurs d'élite, et si l'opéra et le théâtre ne sont pas aujourd'hui parmi les sports culturels les plus pratiqués, la faute n'en est pas à ces grands noms qui continuent aujourd'hui à attirer ce en quoi ils ont toujours cru : les foules. Comme Molière, comme Mozart.

Reste la question de ce que sont ces foules. Le théâtre des Célestins, par exemple, qui montait à Fourvière la pièce de Shakespeare, est la salle qui, en Europe, possède le plus grand nombre d'abonnés. (C'était vrai, en tout cas, il y a quelques années.) Ce sont des amateurs de théâtre et non des comités d'entreprise qui remplissent ses salles, mais des amateurs de théâtre au sens le plus large : d'un théâtre qui ne bouscule pas trop de conventions, qui reste dans les limites du goût. Dans le contexte lyonnais, les

6. L'adversaire est l'une des traductions du mot hébreu « Satan ».